

Courte visite dans la cuisine des sciences humaines

INTRODUCTION

L'objectif de cet exposé est d'examiner les liaisons — ou les non liaisons — qui existent entre la pratique effective de la recherche, de la collecte des faits d'une part et d'autre part la présentation des résultats dans ce qu'il est convenu d'appeler les Sciences Humaines.

Je ne cacherai pas — car cet exposé entre dans le genre «Jeu de la Vérité» — que mes repères sont ceux des Sciences de l'inerte et du vivant, non point parce que je crois qu'il faille que les démarches des Sciences Humaines y ressemblent — je ne le crois pas ! — mais parce que c'est un exercice hygiénique; de même que la culture physique est un exercice hygiénique pour celui qui a une vie de bureaucrate.

Dans une expérience de chimie ou de biologie, le chercheur commence par décrire soigneusement les conditions de son essai. C'est le rapport du résultat de l'expérience aux conditions de celles-ci qui lui paraît pertinent. Les alchimistes au contraire cachaient aussi soigneusement leurs pratiques, leurs recettes et ne publiaient que les résultats : ils étaient censés avoir des «secrets», et c'était ces secrets qui faisaient leur prestige. Un mariage étrange entre «Science» et «Magie» présidait à leurs activités.

Les Sciences Humaines en sont-elles aujourd'hui à l'alchimie sociale ? Les chercheurs dans ce domaine sont censés avoir des informations particulières, des théories générales, des entendus péremptoirs, des sous-entendus non révélés, qui leur donnent autorité et semblent les autoriser à utiliser des faits sous influence pour «démontrer» leur point de vue.

Tout se passe comme pour l'alchimiste : on illumine la vitrine, on présente des résultats tous probants, on tait les résultats contraires, mais surtout on dissimule soigneusement comment ils ont été obtenus. Au mieux, on donne l'apparence d'avoir satisfait — ou plutôt sacrifié — à des conventions bien réglées (citations, sources, découpage du texte, plan, statistique, etc...).

Il y a quelque chose de caché dans le processus de la recherche en Sciences Humaines, c'est ce que je voudrais mettre en évidence.

1 — Des faits sous influence

Peu à peu l'idée qu'il faut fournir des faits commence à faire son chemin. L'archéologie des démarches des discours sur la société montre que les degrés

les plus primitifs étaient ceux de la citation d'autorités de prestige : «un tel à dit, l'autre a contredit, etc...» Le sous-entendu était que ces grands maîtres étaient informés, savaient voir. En réalité, la seule chose dont nous sommes sûrs est qu'ils savaient écrire, et que leurs écrits nous sont parvenus pour des raisons peut-être contingentes, je veux dire extérieures aux obligations de la rigueur scientifique. Peut-être la prétention d'écrire et le passage à l'acte d'écrire prouvent une suffisante assurance de soi et de ce que l'on pense. De sorte que la citation ne prouve que peu de choses si on ne remonte pas aux conditions du passage de l'observation à l'écriture, ce qui nous ramène à notre problème principal.

L'observation de la réalité inerte, vivante ou pensante, est comparable en ceci qu'elle ne va jamais sans partir de nos préjugés, de nos présupposés avant même de procéder à la vérification d'hypothèses. Le processus est d'abord psychologique, interne à notre intellect et il s'initie rarement au débouché d'une réflexion froide, d'un raisonnement rigoureux.

Ce qui donne le coup d'envoi à une observation vigilante, c'est le plus souvent une surprise, la rencontre imprévue d'un fait inacceptable, excessif, bouleversant, incommode, qui dérange notre entendement, ou qui le satisfait secrètement pour la raison que nous nous sentons privilégiés de l'avoir remarqué. Désormais les observations ultérieures vont être sous l'influence de ce fait-là, comme d'ailleurs notre manière de lire, d'entendre, de collecter d'autres informations.

Nous savons bien que la collecte des faits est sous l'influence de théories et de préjugés, que l'observation neutre est un leurre. Seuls la naïveté ou un épais dogmatisme nous donnent à croire que nous pouvons nous abstraire vraiment de nos intérêts moraux, intellectuels ou matériels. Je reviendrai là-dessus tout à l'heure pour examiner où se cachent ces intérêts quand ils semblent ne pas être là.

Le résultat est bien connu. Ne pouvant être exhaustifs dans la description — espérance folle et impossible ! — il faut bien choisir et comme on dit : «là où l'on voit clair». Il reste à analyser les mécanismes de ces choix-là. Qu'est-ce qui nous guide ? Le goût de l'original, du nouveau, de l'inédit ? Ou au contraire le besoin de sécurité, de la retrouvaille, de «je l'avais bien dit ... je l'avais bien vu. Je suis génial, je le savais déjà» ?

Examiner, analyser, juger où l'on se trouve permet de se demander au moins où l'on est pas.

Voici un géographe sur le terrain, dessinant un **transect** à main levée sur une feuille de papier. Il accentue d'une certaine manière les altitudes, les pentes, les méplats, les glacis. Puis il repère l'occupation du sol : ici la forêt, là les cultures bour, plus près les oliviers, les parcelles irriguées, position des villages, des chemins etc... Toutes opérations qui peuvent se faire aussi avec beaucoup de rigueur au moyen d'une photo aérienne. Et d'ailleurs il le fera, une fois rentré, sur sa table de travail. Mais ce qu'il a observé sur le terrain risque fort d'orienter toute sa perception ultérieure, y compris le décodage de ce qui paraît le plus rigoureux : une photographie. Par exemple, il a remarqué

sur le terrain quelques parcelles plantées à la moderne : en ligne, en quinconce; rapidement va naître une typologie : plantation «réseau» le long des cours d'eau, plantation «en lignes» avec cultures intercalaires, plantation «en quinconce». Et heureux d'avoir opéré des distinctions aussi notables dans la confusion du réel, il va en faire une image idéalisée. Systématiquement il va distinguer comment peut se répartir le territoire entre ces trois types. Il ne manquera pas d'en tirer une théorie trinitaire extensible, peut-être même en remontant à des «âges agraires», à des systèmes socio-politiques (cf. le Coz).

Ici joue ce qu'on pourrait appeler **l'effet structuraliste**. Trouver des structures dans le réel permet de dominer celui-ci, grâce à un schéma. La structuration consiste à créer des groupes, des ensembles, des unités identifiées par la similitude de leurs sous-ensembles et par la disparité avec les autres.

On installe une procédure psychologique visant à accentuer les différences avec l'externe d'une part et à diminuer les différences avec l'interne. Il y a un double mouvement d'estompement interne et de contraste externe. L'effort va se porter sur les frontières, les limites. Ainsi des classes sociales en sociologie et en politique.

Prenons par exemple dans le **dessin de l'occupation du sol** et le choix graphique des trames pour donner tout à la fois l'idée de la zonation et en même temps l'impression de gradient, de continuum. Il y a à l'oeuvre, dans cette opération, un art de la caricature qui n'a que peu affaire avec la science, mais plutôt avec l'art, avec la création d'images, la publicité, la rhétorique en quelque sorte.

Création d'images faites pour imposer une vision, une théorie.

Schéma qui plaide pour une théorie, mais coupeur de route à une autre théorie.

Il faudrait toujours être en mesure d'examiner ce qu'il y a de fabriqué dans le choix d'un dessin, d'une carte, d'une légende. Et je trouve que le mot légende est extraordinairement bien choisi.

2 — Des logiques courtes et simplistes.

L'examen de la littérature scientifique dans le domaine des humanités fait apparaître la dominance de causalités simplifiées à l'extrême alors que le discours des sciences exactes se complexifie. Il semblerait donc qu'en sciences humaines les choses seraient plus simples. On pourrait l'admettre dans le cas où les explications porteraient sur des ensembles plus réduits et dont les facteurs constants seraient plus nombreux. Or il est question de conditions inverses : discours portant sur des ensembles historiques et géographiques plus vastes, et sur des thématiques plus larges.

Monovariance

Trop souvent les causalités présentées sont sous l'empire d'une seule variable jugée prépondérante, dominante, agissant «en dernier ressort», sur-déterminant» les phénomènes. Cette monovariance paraît très surprenante

dans des domaines dont on sait qu'ils sont au contraire sous la dépendance d'une foule de facteurs alliés, antagonistes, parallèles etc...

Prenons par exemple la **position des villages dans une vallée**. Des études jugées d'autre part comme sérieuses font grand cas du contact entre zone forestière et culture, ou bien évoque «la ligne des sources» et le contrat calcaire / schiste, ou encore le «maillage» c'est-à-dire la distance optimum d'agglomération fonction de l'éloignement/proximité des champs... etc... etc... Mais peu d'études tentent de faire :

- 1) un inventaire de toutes les variables possibles ;
- 2) un examen des indicateurs capables de les quantifier ;
- 3) une application systématique et rigoureuse de corrélation statistiquement valable ;
- 4) l'examen des cas inexplicables par ces variables (introduction d'autres variables, de contingences, d'histoire...).

La linéarité

Autre tendance courante, qui dérive d'ailleurs de la manie — de l'indigence intellectuelle — précédente est celle d'une vision linéariste, un peu déterministe du réseau des causalités.

A cause de B cause de C cause de D. Ou A donne B qui donne C qui donne D etc...

La mise à plat — c'est-à-dire sur un plan à deux dimensions — du système des causalités, est la perspective la plus simple qui permet le plus aisément la **rédaction**, et qui réduit le discours à une série d'entendements faciles. Au moins on sera compris et l'exposé sera aisé à faire.

La linéarité, sans pourtant imposer l'irréversible, ouvre souvent la porte à cet autre travers. Sans doute l'histoire nous confirme de l'écoulement sans fin du temps et de l'impossibilité d'en remonter le cours. «Ce n'est jamais la même eau qui passe sous le même pont».

En réalité la régression existe, la réapparition de phénomènes anciens se rencontre. Une érosion peut être suspendue, s'arrêter, reprendre.

Les causes d'un phénomène récent sont peut-être très anciennes et ont pu ne pas jouer durant des siècles et puis tout d'un coup l'emporter en raison d'un facteur, minime, inattendu.

L'omission de fourchette

Trop de discours scientifiques poursuivent les causalités jusqu'à l'absurde ou, ce qui revient au même, omettent de dire dans quelle fourchette les causalités ont tel sens. Or rien n'est indéfiniment sous l'empire du même facteur, des mêmes facteurs. Une causalité dans le cas le plus probant ne vaut que dans les intervalles qualifiés et quantifiés d'un système de variables.

Certes ceci est plus facile à déclarer qu'à exposer dans le détail, mais dans les sciences humaines établies, je pense par exemple à la démographie, on sait

que l'on ne peut impunément pousser les courbes au-delà de certaines bornes, de certaines durées, sans voir apparaître des retournements de causalités, ou l'intervention d'autres causalités.

Modélisation et systémique

Il y a actuellement une mode — les modes ne sont pas toujours mauvaises, il y en a qui font apparaître des univers insoupçonnés — il y a une mode celle de la **modélisation**, de la **système**, du jeu d'acteurs, des scénarios.

Je trouve ces jeux particulièrement édifiants autant pour leurs succès que pour leurs échecs. D'abord parce qu'ils nous interpellent sur la complexité que nous sommes capables de mettre en scène ; ensuite parce qu'ils nous contraignent à prédire, donc à recevoir, le verdict du réel. Verdict qui nous sommera de dire où nous nous sommes trompés. La modélisation et la prospective peuvent devenir l'hygiène de la science.

Abstraction, synthèse, schéma, théorie.

Il y a une idée sous-entendue, toujours latente, en sciences humaines qui est celle d'une promotion du chercheur allant de la description à la théorie. Il y aurait une échelle — du savoir et du prestige — qui va de l'examen des faits aux hypothèses vers la synthèse et l'élaboration d'une théorie générale.

Trop de chercheurs pensent et croient que la description est le degré premier de la connaissance, c'est-à-dire le plus bas. Et que la description exclut la théorisation en ce sens qu'il n'y aurait pas de théorie dans une description. Ceci est évidemment faux ! Il n'y a pas de description sans théorie latente ou explicite. Du point de vue de l'expression, la description n'est qu'un mode d'exposition de la théorie. Il peut y avoir un mode descriptif et factuel de l'exposition théorique et un mode abstrait ou théorique de la théorie. De même une théorie n'exclut pas les faits, elle les inclut. La question est de savoir quel choix des faits elle a élaboré.

Mais on croit trop souvent que la description est la base manuelle et dépréciée de l'activité de recherche — moment qu'on juge nécessaire, pénible, peu gratifiant — alors que la dissertation sur la théorie est l'activité noble, celle qui permet d'accéder au Nirvana de la Science.

Dans le désir de gravir rapidement l'échelle du succès et connaître les délices de l'élite, beaucoup de chercheurs, même débutants tentent d'occuper le champ de la théorie laissant en friche celui des faits. En somme, ils reprennent les faits des autres pour tenter d'en refaire la théorie, comme si une théorie n'était pas déjà dans ces faits-là.

Combien de travaux commencent par commenter les grands théoriciens, confondant la dissertation d'école — faite pour prouver qu'ils ont lu et compris les grandes oeuvres — et le travail proprement dit de la recherche qui est de partir de l'examen du réel avec le maximum de vigilance.

Je ne récus pas le débat sur les grandes théories à condition qu'il ait pour objectif non de nous convaincre que l'une est meilleure qu'une autre, mais de

nous aider à nous débarrasser de tout ce qu'elles nous cachent du fait même qu'elles ont été énoncées.

Aucune théorie n'est vraie ! La seule affaire est d'abord de voir en quoi elles sont fausses et incapables d'expliquer le cas en cours d'étude. Et par suite, si l'on a compris cela, si l'on sait que consciemment ou non les théories nous cachent une partie de la réalité parce qu'elles éclairent trop violemment une partie de celle-ci, on sera mieux armé pour observer les ombres qu'elles portent.

Ceci dit, la variété infinie des cas et des faits doit être théorisée, donc trahie, sans quoi aucun progrès d'abstraction n'est possible. La question est de savoir pour quel objectif. Ici se discutent les rapports de la science et de l'efficacité. L'abstraction n'a de sens que pour un efficace de la prise sur le réel. La théorie n'est pas comme on pourrait le croire un pas vers la science, mais plutôt un pas vers l'action, ce qui n'est pas pareil. Par exemple, la théorie permet d'enseigner, c'est une pédagogie, c'est une rhétorique. La théorie permet d'agir puisqu'elle classe, qualifie, prédit et comble notre hésitation; elle autorise une décision. Mais nous ne sommes pas si sots pour croire qu'une action efficace est une action vraie. Elle n'est efficace que dans la constellation réduite des besoins et des conditions présentes. Elle est peut-être totalement fausse si l'on change un seul des facteurs qui l'ont rendue efficace.

3 — La rhétorique pour parler clair

On a déjà dit que la clarté ouvrait sur la réduction du réel, sur sa trahison en somme. Est-ce une raison pour être confus ? Certainement pas ! A condition d'en garder en permanence pleine conscience. Car enfin il faut pouvoir communiquer et transférer des bribes de savoir, des bribes accumulables. Or la confusion ne permet que la dissipation.

Il y a un style de la communication qui exprime la nature de la démarche : dogmatique ou scientifique. Et la distinction n'est pas entre clarté et confusion, mais progrès dans l'expression de la complexité comparé à l'affirmation péremptoire et pénale.

La thèse en sciences humaines hérite de la dissertation philosophique. Ceci est patent dans le titre même : thèse = affirmation d'un parti scientifique ou moral. En anglais Ph.D. c'est très exactement dissertation philosophique. On connaît l'économie de la thèse. On évoque un discours précédent, on l'expose, on l'explique. Puis on le critique, on le démonte, on le réduit à néant. Enfin on campe sur les débris une nouvelle théorie; on fait une synthèse. L'art est de mener à bien cette bataille. Le mode en est trinitaire — thèse, antithèse, synthèse — véritable moteur à trois temps qui puise son combustible dans le réservoir de faits et de citations antécédents.

L'exercice du discours rhétorique vise à affirmer le bien fondé de sa propre thèse. Pour cela on convoque, on mobilise des faits et des idées qui détruisent les thèses antécédentes. On les choisit pour ou comme des témoins à charge dans un procès. Pour emporter la décision, on invite ensuite les supporters, on interpelle les faits qui nous sont favorables. On ne voit pas souvent convoqués

les faits et les idées qui mettent en doute notre propos. Il est sous-entendu, toujours, que nous devons être victorieux. C'est d'autant plus facile que c'est nous-même qui parlons de nous.

4 — Confondre ou distinguer ?

Les cultures différentes, il fallait s'y attendre, ne traitent pas le discours de la même manière. Chez les Arabes, la faute de goût, c'est de disjoindre ce qu'il y a dans l'unicité du phénomène; chez les Occidentaux l'erreur réside dans la confusion. Il n'y a pas de moyens de donner raison aux uns et aux autres. Il y a là deux approches finales, finalisées, tout aussi heuristiques, tout aussi perverses. On pourrait admettre un progrès tournoyant et spiral passant d'une rhétorique à l'autre : confondre, analyser, confondre, etc... Peut-être la réussite technique est-elle dans l'analyse, la distinction poussée à son paroxysme : ainsi l'énergie électrique ne naît que de l'écartement convenable d'un dipôle. Peut-être la réussite politique est-elle dans l'absorption des contraires, la ruse efficace étant celle des compromis : les gens ne s'entendent que par malentendus. Mais le moteur électrique doit réunir les pôles contraires, et le jeu politique diviser les coalitions.

5 — Principe de non-contradiction

Le classicisme dans le discours condamne la contradiction. Le péché par excellence, c'est de se contredire. Dans la joute oratoire ou écrite, ce qui désarçonne le plus sûrement l'antagoniste, c'est de le renvoyer à ses propres contradictions.

Je ne vois pas pourquoi la contradiction serait une trahison de la vérité parce qu'elle est une trahison de la logique de la rhétorique. La logique de la rhétorique est-elle compatible avec les logiques du réel ? Si parfois on en vient à conclure par la négative, il faut changer de rhétorique. Vive la contradiction si c'est le moyen d'y comprendre quelque chose !

Oui, parfois les gens se contredisent ; les groupes sociaux pensent une chose, en disent une seconde et en font une troisième. Entre l'être abstrait, absolu, idéal, je préfère décrire et penser l'être réel, contradictoire, ambigu. Je réclame le droit de me contredire, d'évoluer, de penser des choses successives, successivement partiellement vraies, les unes ne faisant pas disparaître les autres parce qu'elles les contrediraient.

6 — Comment ai-je cuisiné cet exposé ?

Tout simplement au moyen de l'introspection personnelle. En examinant comment moi-même je pratique, comment j'effectue des glissements entre le sens et le discours.

Plus exactement, j'ai étudié des séquences de mon propre comportement au cours d'un déplacement sur le terrain avec quelques collègues. J'ai noté mes étonnements, mes descriptions sur le cahier-journal, mes conclusions provisoires, mes attitudes, ma jubilation à trouver telle solution à mes inquiétudes, puis mon secret (mais dissimulé), doute que je cachais à moi-même.

Pendant ce temps je continuais auprès de mes collègues à défendre la petite thèse de mes précédentes conclusions, tout en sachant, pas vraiment consciemment mais comme une présence diffuse, que je racontais en somme une histoire, mais une histoire qui était bonne à dire, car :

— elle apportait du nouveau, en ce sens qu'elle rendait compte de faits mal connus, et à ce titre la justification était entière ;

— je pouvais briller, c'est-à-dire accroître mon capital symbolique ou empêcher qu'il ne diminue. Souci jamais totalement absent, disons trop souvent central chez l'intellectuel au point qu'on finisse de s'en satisfaire jusque ou juste avant l'absurde.

Pourquoi est-ce que je fais cet exposé ? En partie par désir de la vérité, du progrès des sciences. Mais sûrement aussi pour fabriquer encore du capital symbolique. Car une fois suffisamment développé celui-ci a la caractéristique de s'accroître en se mettant en cause.

Ce qui revient peut-être à conclure que la rhétorique classique est la forme primitive d'expression intellectuelle, et qu'il faut en inventer une autre.

(date non mentionnée sur le manuscrit)